

—Les voyages ne vous fatiguent point, paraît-il. A peine arrivé, vous vous remettez en route.

—Je ne ferai qu'une absence de huit ou dix jours. La Biscaye et les Pyrénées françaises ne sont pas au bout du monde.

—La Biscaye ! les Pyrénées !

—Mon itinéraire semble vous étonner, colonel ?

—Non ; ce qui m'a fait pousser cette double exclamation, c'est la coïncidence de nos projets. J'allais moi-même, avant d'être prévenu par vous, docteur, vous annoncer que je pars ce soir pour la même destination.

—Vous !

En disant ce mot dont l'intonation trahissait sa surprise, Monterey attacha sur son compagnon un regard perçant, qui cherchait à sonder la pensée intime du colonel.

—Votre stupéfaction paraît aussi grande que la mienne, dit l'officier français.

—En effet, et comme j'aime à être franc, je vous demanderai tout de suite pourquoi vous allez aux Pyrénées.

—Je n'ai aucune raison pour vous en faire un mystère. Je me rends à la vallée de la Bidassoa, où j'espère retrouver quelqu'un avec qui j'ai hâte de causer.

Monterey eut un geste de perplexité qui n'échappa point au colonel.

—Vous semblez préoccupé, docteur ? dit Séverin. Désirez-vous que nous fassions, une fois de plus, route ensemble, au moins jusqu'à Pampelune où nous pourrions nous séparer si vous allez vers la montagne.

—Je vais aux environs de Balboa.

—Et moi à Urrugne.

Le docteur fit un soubresaut et, saisissant les deux mains de son interlocuteur avec anxiété.

—Colonel, demanda-t-il d'une voix haletante, avez-vous connu autrefois la duchesse Térésa de Balboa ?

Ce fut au tour de l'officier de reculer en pâlissant.

—Oui, balbutia-t-il, sans pouvoir articuler aucune autre parole.

Il y eut un instant de silence. Tous deux étaient interdits et leurs traits altérés réfléchissaient le combat qui se livrait dans leur âme.

A la fin, le docteur, avec un accent qui attestait son émotion :

—Colonel, vous et moi, dit-il, portons un nom supposé. Vous et moi nous rentrons en Espagne après une longue absence, une absence de plus de seize ans. Une voix secrète m'avertit que nous sommes tous deux appelés par la Providence à nous unir pour atteindre le but. Je suis le docteur Herbin, qui êtes-vous ?

Le colonel poussa un cri.

—Vous ! le docteur Herbin ! Vous que je cherche depuis seize ans !

—Votre exclamation répond à ma question. Vous êtes le mari de la duchesse.

L'officier fit un signe de tête affirmatif.

Le docteur lui avait saisi la main et l'étreignait.

—Et Claudie ?

Le colonel avait prononcé ces deux mots en balbutiant. Sa voix tremblante accusait l'agitation intérieure qui le dominait.

Le docteur pâlit affreusement.

—Colonel, dit-il, après une hésitation, vous devez vous armer de courage. La Providence, tout en veillant sur nous, a voulu nous soumettre à de cruelles épreuves. Le jour où la duchesse m'a remis, quelques instants avant sa mort, les papiers qui contiennent ses dernières volontés et que j'ai confiés au desservant de la chapelle de Balboa, le père Anselme, ce même jour, votre fille, ma femme et mon fils ont été enlevés et peut-être assassinés. Les auteurs de ce triple crime sont évidemment les mêmes que ceux qui ont empoisonné dona Térésa de Balboa.

Le colonel eut un cri de douleur. Puis, tous deux se turent.

Des larmes roulaient sur leurs joues et dans leur regard se peignait une angoisse navrante.

Lorsqu'ils furent parvenus à s'arracher à leurs réflexions, ils convinrent de se rendre à Balboa par le train qui partait dans une heure. Le docteur enferma sa précieuse cassette dans sa valise et serrant avec une nouvelle effusion la main de son compagnon :

—Maintenant que Dieu nous a rapprochés, nos

ennemis et les bourreaux de la duchesse ne peuvent tarder à tomber en notre pouvoir.

Le colonel eut un profond soupir.

—Malheureusement, dit-il, nos adversaires sont puissants et dans ce monde on ne triomphe souvent de la force et de la fourberie qu'avec l'aide de l'argent.

—Je suis immensément riche, dit le docteur.

#### IV.—LE MANUSCRIT DE DONA TÉRÉSÀ

A l'époque dont nous parlons, la ligne de Madrid à Irun n'avait pas encore d'embranchement sur la Biscaye. Les voyageurs étaient obligés de descendre à Pampelune et d'achever la route en diligence.

Le docteur et le colonel préférèrent acheter des chevaux. Ils arrivèrent ainsi plus rapidement aux environs de la Bidassoa. Sans quitter leurs montures, ils se dirigèrent vers la chapelle du château de Balboa.

Le père Anselme vivait encore. Quoiqu'il eût soixante-dix ans, il avait conservé toute sa vigueur. Le régime d'anachorète qu'il menait vigoureusement depuis un demi-siècle, donnant aux pauvres la meilleure part de son pain, n'avait pas altéré sa santé. Son front chauve, creusé de larges rides, son regard serein où brillait le calme d'une conscience sans reproches lui donnaient un aspect vénérable.

Aux premières paroles que prononcèrent les deux visiteurs, le pieux vieillard les attira sur son cœur.

—Grâces soient rendues au Seigneur qui vous amène ici, don Carlos et don Miguel, dit-il en essayant ses larmes. Il y a plus de seize ans que je prie le Ciel pour vous ! Béniesoit la Providence qui m'a exaucé !

Tous trois entrèrent dans la chapelle et prièrent avec ferveur.

Le père Anselme conduisit alors le docteur et le colonel à la tombe de la duchesse qui reposait à quelque distance de la chapelle. Ils s'y agenouillèrent et restèrent longtemps absorbés dans leurs prières.

Ils allèrent ensuite dans l'ermitage prendre une collation. Ce repas achevé le religieux s'arma d'une barre de fer et se rendit, accompagné des visiteurs, dans le petit cimetière, où il leur montra une pierre tombale couverte de mousse.

—C'est là, dit-il, que j'ai caché le manuscrit de la duchesse.

Ils soulevèrent la pierre à l'aide du levier. Tous trois poussèrent un cri de joie lorsqu'ils aperçurent dans la cavité une boîte en fer. Ils la dégagèrent de la terre où le tassement de la pierre l'avait enfouie, et le père Anselme se mit à genoux pour l'ouvrir.

—Voilà, dit-il en retirant du coffret une liasse de papiers jaunés, tout ce qu'il vous faut pour confondre l'orgueil et le crime.

Le docteur prit respectueusement les papiers et les regarda longtemps avec une attention muette :

—Hélas ! dit-il, que d'événements se sont passés depuis que je vous ai déposés là, pages sacrées et vengeresse échappées à la destruction. Mais que vaudra aujourd'hui votre témoignage après un si long silence ? Et quel recours nous reste-t-il contre tant d'années d'impunité et d'oubli ?

Tous trois reprirent le chemin de l'ermitage. Ils s'assirent à la petite table de bois qui composait avec quelques escabelles et un crucifix, tout le mobilier du pieux anachorète.

Le docteur défit les cordons de la liasse. C'était un manuscrit dont toutes les pages étaient de la même écriture fine, allongée, trahissant une main de femme. A certains passages, les lignes étaient presque effacées et il était facile de voir que c'étaient les larmes qui avaient fait disparaître les caractères.

—Pauvre femme, dit le religieux. Son cœur s'est épanché dans ces pages. Malgré tant de vertu, elle n'a pas trouvé grâce devant ses bourreaux.

La nuit était venue. Le père Anselme alluma une chandelle de résine. A cette lueur rappelant la veillée que l'on fait auprès d'un mort dans les misérables huttes de la montagne espagnole, le docteur, d'une voix entrecoupée souvent par des sanglots, lut lentement ce qui suit :

—Ma fille, si ces confidences d'une mourante

arrivent jusqu'à toi, puissent-elles te faire rendre justice à la mémoire de ta mère. Je te laisse peut-être seule aux mains d'hommes méchants et peut-être ont-ils réussi jusqu'à ce jour à te cacher la vérité. Ces pages te l'apprendront et, s'il en est temps encore, elles te viendront en aide pour châtier les coupables, si tu es victime de leur vengeance comme je l'ai été moi-même.

—Je suis née au château de Balboa, qui porte le nom de nos aïeux. A cinq ans, je perdis ma mère, et, de tous les maux qui ont accablé ma triste existence, celui-là fut le plus grand, car il me priva de bonne heure du seul soutien que Dieu m'eût donné sur la terre.

—Pauvre mère ! Que de fois, dans mon affliction, je t'ai évoquée ! Que de fois je t'ai demandé d'intercéder auprès de Dieu et d'obtenir pour ton enfant sa sainte miséricorde !

—Mon père, lassé des luttes stériles de la politique, pris de dégoût pour les hommes dont la fausseté le révoltait, s'était retiré dans son domaine des Pyrénées. Il partageait son temps entre l'étude et la chasse, s'occupant peu de ce qui l'entourait et, quoiqu'il m'aimât, ne me parlait guère. Mon enfance fut triste et sans caresses.

—A sept ans, je fus envoyée en France, au couvent. J'y restai jusqu'à ma quinzième année. Je ne voyais mon père que très rarement, et à chacune des visites qu'il me faisait, je le trouvais plus sombre et plus taciturne.

—Un jour il me dit que j'étais riche, que j'avais un nom illustre et que je ne pouvais demeurer ensevelie dans ce couvent qu'il appelait un tombeau. Il me parla de son frère Alexandre qui était beaucoup plus jeune que lui et habitait Madrid. Il m'annonça enfin que j'allais partir pour la capitale espagnole.

—J'y passai deux ans avec lui ; mais je voyais qu'il se sacrifiait à moi ; l'ennui envahissait tous ses instants. Il ne voulut pas prolonger ce supplice et j'insistai pour hâter notre retour dans les Pyrénées. Pour la première fois de sa vie il m'embrassa.

—Tu es trop jeune, me dit-il, pour t'enfermer dans cette solitude.

—Je n'eus pas de peine à le convaincre ; et nous quittâmes Madrid le lendemain.

—Quatre années s'écoulèrent alors. Années monotones, sans incidents, sans désirs, mais aussi sans chagrins. J'aimais cette tranquillité et je ne souhaitais qu'une seule chose : c'était qu'elle durât toujours. Mon cœur, affranchi du tumulte des plaisirs mondains, s'était créé en lui-même des joies paisibles. Les devoirs pieux, l'amour filial, la charité le remplissaient tout entier.

—Un jour, comme je venais d'avoir vingt-et-un ans, on m'apprit qu'un habitant de la montagne, attaqué par un ours, avait été blessé grièvement.

—La charité n'était pas seulement, à mes yeux, un devoir dicté par la religion, j'y trouvais un bonheur, et j'étais chagrine toutes les fois que je manquais une occasion de faire le bien.

—Je courus à la cabane que l'on m'avait indiquée. J'y vis un homme étendu sur un grabat, les vêtements ensanglantés, le visage labouré par les griffes de son terrible agresseur. Près de lui pleuraient une femme et deux enfants en bas âge.

—A son chevet était assis un jeune homme dont la beauté me frappa. Il était vêtu d'une jaquette de gros drap, d'un gilet et d'un pantalon en poil de chèvre. Il portait en outre un ceinturon auquel était attachée une gibecière. Un fusil à deux coups, appuyé contre sa chaise et un chien couché à ses pieds, indiquaient qu'il venait de chasser.

—En me voyant, il se leva et se découvrit respectueusement.

—Je n'avais jamais vu ce jeune homme, qui n'était pas évidemment de la contrée dont je connaissais tous les habitants. La femme du blessé m'apprit, en me reconduisant, qu'il était espagnol et demeurait dans une petite commune des Pyrénées françaises.

—Je renouvelai chaque jour ma visite à la cabane. J'y rencontrai plusieurs fois l'inconnu.

—Un soir, j'y trouvai un ours étendu devant le lit, et comme je me reculais avec épouvante :